



Images Jimmy Roura et Douglas Stanley

Un chantier à cœur ouvert

Invitation au voyage

Le Plaza, œuvre de l'architecte Marc J. Saugey, aussi mythique pour les historiens de l'architecture que pour les cinéphiles, inauguré à Genève en 1952, fermé depuis 2004, devait être démoli. Seuls une poignée d'irréductibles avaient encore cru possible de lui éviter ce destin. En 2019, coup de théâtre : la Fondation Hans Wilsdorf acquiert le complexe Mont-Blanc Centre et Le Plaza va retrouver sa fonction de cinéma. En 2020, la Fondation Plaza est créée. Elle pilote la restauration et gèrera ce nouveau lieu culturel et cinématographique aux larges ambitions. Depuis son numéro 36 (automne 2020), *La Couleur des jours* accompagne cette aventure par des pages spéciales dans chacune de ses éditions. Le Plaza nouveau verra le jour en 2026.

Que se passe-t-il derrière les panneaux qui entourent Le Plaza depuis le printemps 2023 ? Au fil des mois, il est possible de s'en faire une idée grâce à des écrans vidéo placés en deux endroits dans ces parois et qui donnent, jusqu'à la réouverture du cinéma fin 2026, des images du chantier.

ÉLISABETH CHARDON

Employer l'image en mouvement pour documenter la mise en place d'un cinéma allait de soi. Mais Jean-Pierre Greff, directeur de la Fondation Plaza, n'a pas voulu se contenter d'accumuler du matériel audiovisuel pour un film à découvrir une fois le processus achevé. Il a souhaité mettre en place un projet qui propose aux passant-e-s de suivre le chantier pendant toute sa durée. Puisque le bâtiment existait déjà et qu'on allait en travailler essentiellement l'intérieur, c'est une véritable endoscopie qu'il a souhaitée. Tout le monde devait pouvoir suivre cette opération au long cours,

plonger dans les organes internes du bâtiment grâce à des caméras dont les images seraient données à voir en continu sur la rue. Une sorte de cinéma permanent pour passionné-e-s de la vie du chantier, du béton brut à l'installation de l'écran.

Pour développer le concept, Jean-Pierre Greff a réuni deux hommes dont il avait pu apprécier le travail pendant ses années à la direction de la HEAD, Jimmy Roura et Douglas Edric Stanley. Le premier ayant par ailleurs été l'élève du second en communication visuelle. Ensemble, ils ont mis au point le système permettant de réussir ce pari en contournant des difficultés plus ou moins prévisibles. Pour que les images soient intéressantes on ne pouvait se contenter de poser des caméras voyeuses pour montrer

les ouvriers travailler en direct. Il fallait des cadrages variés, des choix de réalisation, un montage.

Le vidéaste Jimmy Roura est à l'œuvre pour récolter les images, lui qui, en équipe ou de manière plus solitaire, réalise des films d'entreprise, ou institutionnels, et participe aussi à des projets plus artistiques. Et il a depuis le début diversifié ses plans, sortant clairement de la monotonie qu'auraient imposée des caméras de surveillance. Pour ne pas déranger les ouvriers dans leur travail, il utilise volontiers le téléobjectif, mais aussi le drone et confie parfois une caméra GoPro à une personne impliquée sur le chantier. Par ailleurs, l'évolution même de la nature des travaux incite à renouveler les points de vue.

Et puisqu'il n'est pas question ici de mettre celles et ceux qui œuvrent au quotidien sous le regard constant des milliers de personnes qui passent chaque jour par là, il fallait inventer un mode adéquat. Les plans sont vérifiés, triés puis une partie d'entre eux seulement entrent dans un processus conçu par Douglas Stanley. Ce spécialiste du cinéma algorithmique (un programme donne la logique de la narration) a ainsi fourni les règles et informations qui les organisent pour qu'ils s'enchaînent en des séquences plausibles et agréables, sans heurts ni accros.

Douglas Stanley enseigne le design algorithmique et les médias ludiques à la HEAD. Artiste et curateur, il a aussi fondé l'Atelier Hypermédia, qui traite l'algorithme et le code en tant que matière plastique, avec là aussi un accent mis sur le jeu. Ces quelques éléments proviennent de sa biographie de base, mais sur son site il en propose une bien plus surprenante, qui témoigne de sa créativité technologique et permet de découvrir les dizaines de projets qu'il a initiés ou auxquels il a participé selon un mode ludique et coloré. Cela donne, par exemple : « Souvent les monstres m'accompagnent dans ma tentative de décrire le processus d'algorithmisation du monde », « Je collabore avec des anthropologues sur des jeux biographiques pour explorer l'éco-

nomie frontalière en Cisjordanie » ou encore « J'utilise le cinéma Kung-Fu classique pour générer des mosaïques cinématographiques non linéaires ». Essayez donc !*

Les boucles d'images sont ainsi régulièrement renouvelées et si Jimmy Roura adapte au fur et à mesure sa manière de filmer, Douglas Stanley affine aussi ses commandes. Les principes de programmation ont déjà été révisés et le seront encore quand apparaîtront d'autres types d'images, et d'autres réalités derrière elles, pour que le montage fasse toujours sens. Le projet est ainsi un vrai chantier dans le chantier.

Par ailleurs, si les vues ne sont pas en direct, l'idée est tout de même de signifier le temps du chantier, son avancée, les rythmes de travail... Ainsi, les deux écrans, rue de Chantepoulet et rue du Cendrier, sont aussi des horloges. Et Jimmy Roura prend aussi régulièrement des images quand le chantier est endormi, qui font l'objet de séquences différentes, diffusées la nuit.

Quelles que soient les distances prises entre le tournage et la diffusion, c'est là un exercice de transparence et une manière de partager la vie quotidienne d'un chantier qui va au-delà d'un simple projet de rénovation et de restauration classique. C'est aussi une véritable aventure de cinéma au long cours, avec un générique à la mesure du nombre de métiers impliqués.

Et il y a de l'action. À l'ouverture du chantier, en juin 2023, il a d'abord fallu nettoyer le bâtiment de restes d'amiante, sonder le sol avant de creuser l'emplacement de la salle immersive prévue sous la grande salle... Des plans larges montraient alors des ballets de petites pelles mécaniques, des plans serrés se concentraient sur des scies circulaires aux dents acérées qui découpaient le béton...

Et puis, un matin d'août 2023, un incendie spectaculaire a tout stoppé. Ont suivi des mois de sécurisation, de nettoyage des espaces envahis de cendres, des mois de doutes face à l'état des poutres maîtresses de la salle. « Jusqu'en novembre, nous avons éteint les écrans. J'ai documenté toutes les étapes mais il y avait une sorte de pudeur qui nous empêchait de montrer tous ces dégâts dans la rue. »

Les écrans se sont rallumés quelques mois plus tard, en novembre. Depuis, la construction de la salle immersive est achevée pour l'essentiel, bientôt les grandes poutres vont revenir de l'usine réparées, prêtes à soutenir la nouvelle toiture... Déjà le restaurant prend forme. Tout cela, on pourra le voir progresser simplement en passant dans le quartier.

*abstractmachine.net



Images Jimmy Roura et Douglas Stanley



Photographies Nicolas Lieber, février 2025.

«Qu'est-ce que j'peux faire, j'sais pas quoi faire.» Dans *Pierrot le fou* (1965), Anna Karina est Marianne, qui a fui avec Ferdinand (Jean-Paul Belmondo) tant la vie bourgeoise que des gangsters, liés à l'OAS. Ces mots, elle les répète et répète encore, avec de plus en plus d'agacement, en marchant sur la plage pendant que, hors-champ, Paul caresse un grand perroquet coloré. Ils disent son désarroi existentiel devant leur nouvelle liberté de Robinson. Soixante ans plus tard, l'interrogation de Marianne fait sans doute écho à d'autres formes de désarroi chez les passantes et les passants. Christian Robert-Tissot avait déjà mis Jean-Luc Godard à l'affiche du Plaza à l'automne 2021. C'était alors la Brigitte Bardot du *Mépris* qui questionnait : «Tu vois mes pieds dans la glace ?» La réponse était plus simple.